
Le Parler Vert : réflexion sur les structures discursives de l'idéologie écologiste

Danny Trom

Citer ce document / Cite this document :

Trom Danny. Le Parler Vert : réflexion sur les structures discursives de l'idéologie écologiste. In: Politix, vol. 3, n°9, Premier trimestre 1990. En Vert et contre tout ? L'écologie en politique. pp. 44-52;

doi : <https://doi.org/10.3406/polix.1990.977>

https://www.persee.fr/doc/polix_0295-2319_1990_num_3_9_977

Fichier pdf généré le 18/01/2019

Le parler Vert

Réflexions sur les structures discursives de l'idéologie écologiste

Nouvelle gauche ou vieille droite ?

Le peuple doit avoir une grande reconnaissance à la science qui n'a pas diminué d'un centime le prix de la nourriture et de son combustible, mais qui a inventé en revanche l'acide prussique, la strychnine et l'acétate de morphine ; qui a enseigné aux empoisonneurs l'art de falsifier la farine, le vin, la bière, le sulfate de quinine, et qui métamorphose pour lui les charognes de Montfaucon en filets savoureux !
Alphonse Toussenel, *Les juifs rois de l'époque*, 1845.

Est-ce curieux, est-ce décourageant, cette persistance de la poésie à n'aimer que ce qui est morbide, ce qui est vieux, ce qui est mort, et à condamner, au nom d'une beauté imbécile et stérile, le jeune et magnifique effort que font les hommes aujourd'hui pour soumettre à une domination créatrice l'élément indompté et toutes les farouches forces que la nature n'employait qu'à la destruction ?

Octave Mirbeau, *La 628-E8*, 1898.

LE DEBAT FRANCAIS autour de la nature de l'idéologie écologiste, tel qu'il apparaît dans l'opinion, dans la presse, mais aussi dans la littérature plus spécialisée, se polarise autour de deux modes d'appréhension de l'écologie politique, qui sont également deux jugements de valeur portés sur une force politique qui a émergé subitement, et à la surprise de tous les observateurs de la vie politique, dans le champ politique. L'écologie politique s'apparente-t-elle essentiellement à la "nouvelle gauche", au "socialisme libertaire" ou est-elle la réapparition sous une forme voilée et inédite d'une "droite réactionnaire" dont "Vichy" reste l'incarnation concrète dans l'imaginaire français ? Les rares exposés consacrés en France à cette problématique s'attachent à démontrer l'inanité d'une filiation entre écologie et Révolution nationale. Celle-ci se caractériserait par l'autoritarisme, le moralisme, le traditionalisme et l'écologie par l'aspiration démocratique, l'individualisme, l'anti-autoritarisme, le libéralisme culturel, tandis que seul l'idéal d'auto-suffisance leur serait commun¹.

1. Journès (C.), "Les écologistes, l'Etat et les partis", in Bacot (P.), Journès (C.), *Les nouvelles idéologies*, Lyon, PUL, 1982, pp. 47-48.

Même au regard de l'idéal d'autarcie et du "retour à la terre" qui est une composante de "l'idéologie écologiste", cette parenté serait erronée : contrairement au traditionalisme impulsé par le pouvoir vichyste, l'utopie des "néo-ruraux" issue du mouvement de contestation de 1968, valoriserait le droit à la paresse et non le culte du travail, l'esprit de jouissance et non celui du sacrifice, la permissivité et non la cellule familiale monogame, la liberté sexuelle et non la femme génitrice². La réapparition de la "nature" dans le débat politique devrait être radicalement séparée du contexte de l'activisme politique de la droite réactionnaire de l'entre-deux-guerres, et cela surtout parce qu'elle émane spontanément d'initiatives de la "société civile" et qu'elle est détachée du problème de la place du paysan dans la société française³. La "sensibilité" écologiste serait celle du "socialisme libertaire" (critique de l'Etat, volonté de dépasser le clivage "archaïque" capital/travail, utopie des petites communautés autogérées, tiers-mondisme)⁴, d'une utopie romantique "rousseauiste"⁵, libertaire.

L'on objectera que là n'est pas la problématique pertinente, que ces prises de position ne se comprennent que dans le contexte d'une lutte symbolique à l'intérieur du champ politique. Mais par-delà leur dimension stratégique, les discours *sur* l'écologie concourent à l'appréhension de la nature de l'écologie politique dans la mesure où ces définitions contradictoires sont l'indice de la complexité et de l'ambiguïté du phénomène observé. D'un point de vue doctrinal, l'écologie apparaît avant tout comme l'antithèse d'un "centrisme" ; elle charrie des éléments de la tradition socialiste, libertaire et fédéraliste, de la droite réactionnaire (de Maurras à Pétain), du situationisme, du personnalisme des années trente⁶.

2. Deporcq (D.), Soulié (G.), "Le retour à la terre", in Bacot (P.), Journès (C.), *id.*, pp. 99-110.

3. Chaumette (A.), "Le faux procès du retour à la nature", *Que faire aujourd'hui*, 16, oct. 1981, pp. 8-10.

4. Journès (C.), "Les idées politiques du mouvement écologiste", *Revue française de science politique*, avril 1979, p. 237 ; Journès (C.), Bacot (P.), *Les nouvelles idéologies*, *op. cit.*, pp. 99-110.

5. Deporcq (D.), Soulié (G.), "Le retour à la terre", *op. cit.*, pp. 101-102 ; Journès (C.), Bacot (P.), *Les nouvelles idéologies*, *op. cit.*

6. Sainteny (G.), "L'écologisme est-il un centrisme ?", *Libération*, 30 mars 1989.

L'analyse sociologique : persistance des ambiguïtés

J'ai eu une enfance très heureuse à la campagne, le village où nous habitions était extraordinaire, nous étions six enfants et avions toutes les satisfactions que l'on voulait.

Antoine Waechter¹

Les travaux de sociologie de Daniel Boy² montrent que le vote écologiste est avant tout l'indice d'une crise ou d'un malaise dans les classes moyennes intellectuelles. Essentiellement jeune, urbain et diplômé (avec une forte sur-représentation des enseignants), l'électorat écologiste se caractérise par un déficit d'identité sociale (ou une absence d'ancrage social) entraînant une propension à la contestation des formes de domination symbolique qui, comme le fait remarquer Pierre Bourdieu, "suppose des compétences culturelles que seules l'intelligentsia et la petite bourgeoisie nouvelle sont en mesure de mobiliser"³. Lié à l'évolution récente des structures sociales qui découle des mutations du capitalisme, le "non-lieu politique" de la contestation écologico-politique n'est pas un refus du politique mais allie un centrisme socio-économique à un libéralisme culturel radical. Celui-ci, intellectuellement subversif, doit être distingué de l'anti-modernisme "poujadiste", expression de l'inquiétude des classes populaires à l'égard du progrès⁴.

1. Cité par Dupin (E.), "Ce que les Verts ont dans la tête", *Libération*, 31 mai 1989.

2. Boy (D.), "Le vote écologiste en 1978", *Revue française de science politique*, vol. 31, n°2, avril 1981, pp. 394-416 ; "Le vote écologiste", *Que faire aujourd'hui*, octobre 1981, pp. 11-14. Cette composition sociologique a été très largement observée en Europe. Par exemple, Van Liere (K. D.), Dunlap (E.), "The social bases of environmental concern : a review of hypothesis, explanation, and empirical evidence" *Public opinion quarterly*, 4, 1980, pp. 181-197 ; Fogt (H.), Uttitz (P.), "Die wähler der Grünen. 1980-1983 : systemkritischer neuer Mittelstand", *Zeitschrift für Parlamentsfragen*, 15/2, 1984, pp. 210-226. Pour D. Boy comme pour J. Alber ("Modernisierung, neue Spannungslinien und die politische Chancen der Grünen", *Politische Vierteljahresschrift*, 26/3, 1985, pp. 211-226), H. M. Enzenberger ("A critic of political ecology", *New left review*, 1974, 1984, pp. 3-31) ou K. Eder ("The «new social movements» : moral crusades, political pressure groups, or social movements ?", *Social research*, vol. 52, n°4, 1985, pp. 868-875), l'idéologie écologiste est l'expression des intérêts propres à la classe intellectuelle bourgeoise. F. Ringer avait déjà observé le pessimisme et le rejet des valeurs de la société industrielle par les universitaires allemands en terme de menace que faisait peser la modernisation sociale sur leur statut, cf. *The decline of the German mandarines : German academic community, 1890-1933*, Cambridge, Cambridge university press, 1969.

3. Bourdieu (P.), *La distinction*, Paris, Minuit, 1979, pp. 405-431.

4. Bon (F.), Boy (D.), "Perception du progrès scientifique et technique, niveau d'études et expérience socio-économique", Association internationale des sociologues de langue française, *Le progrès en questions. Actes du IXe colloque de l'AISLF du 12-17 mai 1975*, vol.II, Paris, Anthropos, 1978, pp. 265-266.

L'on trouverait ici un critère efficace pour discriminer une capacité de subversion de l'idéologie dominante et donc une idéologie "progressiste", d'une part, et ce qui apparaît comme fondamentalement réactionnaire, d'autre part⁵. Pourtant, s'il existe des formes "savantes" et "vulgaires" du rejet des conséquences des mutations sociales, il semble improbable que l'on puisse clairement faire la part, entre le rejet du politique et le sur-investissement du politique, entre la condamnation du progrès au nom de valeurs pré-industrielles et la critique "progressiste" de l'impérialisme de la raison instrumentale, les deux formes de contestation étant fluides et mouvantes et leur efficacité sociale bien souvent fonction de leur alliance et de leur confusion.

Le paradigme culturaliste⁶ appréhende l'écologie politique, non pas en terme de malaise qui trouverait son origine dans les conflits entre groupes sociaux, mais en terme d'adéquation aux mutations d'un mode de production caractérisé par l'effacement du clivage capital/travail et l'émergence d'une nouvelle classe moyenne. L'écologie politique (comme les nouveaux mouvements sociaux) est l'expression adéquate des "nouveaux enjeux" liés à la qualité de la vie. Les concepts de "nouvelles valeurs" et "valeurs post-matérialistes" renferment toute la faiblesse du paradigme culturaliste : une valeur n'est jamais "nouvelle", la "nouveau" consistant tout au plus en un agencement différent mais toujours contradictoire entre valeurs⁷ tandis que le "post-matérialisme" renferme l'extrême diversité des aspirations propres aux catégories sociales qui les expriment sans en saisir les contradictions et masque donc notre problématique.

Les tentatives de dégager les conditions sociales de l'apparition d'un parti écologiste sur la scène politique ne semblent pas non plus apporter de réponses à notre

5. Pour A. Gouldner, la "nouvelle classe intellectuelle" jouit d'une certaine autonomie par rapport au mode de production capitaliste. La "culture critique" subversive qu'elle véhicule est l'expression d'un intérêt émancipatoire universalisable (*The future of intellectuals and the rise of the new class*, London, McMillan, 1979). Partant du même paradigme néo-marxiste, Gouldner aboutit à une conclusion diamétralement opposée et rejoint la tradition sociologique, qui, de Gramsci à Marcuse, en passant par Horkheimer et Mannheim, assigne aux intellectuels un rôle révolutionnaire que le prolétariat n'est plus en mesure de remplir. Pour la "nouvelle gauche", les "communistes dissidents", et autres "rénovateurs" (voir la stratégie de la revue *Politis* en France), l'écologie politique est une force de subversion qu'il faut récupérer et canaliser. Pour les marxistes "orthodoxes", cette forme de contestation est réactionnaire dans la mesure où elle masque la réalité de la lutte des classes au profit de tendances irrationnelles.

6. Cf. Inglehart (R.), *The silent revolution : changing values and political style among western publics*, Princeton, Princeton university press, 1977, et l'importante littérature qui s'en inspire.

7. Offe (C.), "New social movements : challenging the boundaries of institutional politics", *Social research*, vol. 52, n°4, 1985, pp. 817-868.

problématique. Définissant les partis écologistes comme une variante des "partis de la gauche libertaire"¹. H. Kitschelt sélectionne cinq critères dont trois recourent largement les caractéristiques de la société "post-industrielle" (niveau des revenus, de la protection sociale, fréquence des grèves) ; le critère de "l'intensité du débat autour du nucléaire" constituant encore moins une donnée brute que les trois premiers dans la mesure où il s'agit de l'expliquer et non d'une variable objectivable parmi d'autres; enfin le critère "parti socialiste au pouvoir" suggère que l'écologie politique serait la quête d'un "supplément d'âme" au socialisme gestionnaire qui a perdu de sa force symbolique².

Raisonnant en terme de coalitions ou d'alliances, la typologie de Müller-Rommel tend également à escamoter notre problématique en distinguant deux types de partis écologistes : les partis écologistes réformistes qui acceptent l'économie de marché et recherchent une alliance avec les partis socialistes, et les partis écologistes alternatifs-radicaux qui recherchent une alliance avec des partis de la "nouvelle gauche" ou de l'extrême gauche³. Le refus des Verts français de s'engager dans une alliance et de se situer sur l'axe gauche/droite indique qu'il n'existe pas "d'alliance naturelle" de l'écologie avec la gauche, même si l'élite du parti semble plus proche de la gauche non-communiste⁴.

Restent les explications de l'émergence de l'écologie politique en Europe en terme de résurgence périodique d'un "romantisme", réaction récurrente aux dysfonctions du développement de la société capitaliste-industrielle⁵, voire en terme d'une poussée d'une peur irrationnelle et pathologique du progrès⁶. Si la première démarche semble

fructueuse, l'appréhension du développement différentiel de l'écologie politique en Europe tombe souvent dans les stéréotypes nationaux, rapidement invalidés par les faits⁷.

Expression d'un malaise dans les classes moyennes intellectuelles ou du triomphe d'une nouvelle classe moyenne, expression d'une nouvelle gauche non-gestionnaire ou d'une résurgence de valeurs irrationnelles, l'écologie politique ne fait l'objet d'aucun consensus, et le discours "savant" recoupe à bien des égards le discours journalistique. Ni localisme, ni centrisme, ni frontisme⁸ : il existe des votes écologistes de gauche, de droite ou issus de l'abstention⁹. Mais n'est-ce pas précisément le caractère polymorphe de l'écologie politique qu'il faudrait interroger ?

Le chassé-croisé franco-allemand

Je rêve du jour où les Basques et les clandestins de l'Ulster, les Verts allemands et les mineurs écossais et gallois, les immigrés, les pseudo-cathos polonais, les Italiens du sud et la meute sans nom de tous ceux qui ne veulent rien entendre, rien savoir de ce qu'on leur propose, se mettront à crier tous ensemble : «Oui, nous sommes tous des archaïques et votre modernité, vous pouvez vous la mettre où vous voulez !»

Félix Guattari, 1984.

C'est que rien, absolument rien ne consacre le progrès comme chose désirable, que rien ne pourra jamais consacrer l'excellence du projet social, qui n'est justement demeurer que celui d'une certaine classe politique et intellectuelle.

Jean Baudrillard, 1984.

En RFA, où l'écologie politique a acquis précocement un poids politique significatif, le débat autour des ambiguïtés de l'écologisme (progressisme ou réaction) a fait l'objet de réflexions plus approfondies qu'en France. L'anti-parlementarisme, le rejet de la démocratie "bourgeoise", le pacifisme érigé en dogme, l'anti-consumérisme ont été

chacun de nous des préjugés favorables, parce qu'elle correspond aux tendances régressives de l'inconscient collectif". De même, W. P. Bürklin ("The German greens : the post-industrial non-established and the party system", *International political science review*, vol. 6, n°4, 1985, pp. 463-481) raisonne en terme de génération ne partageant pas les valeurs culturelles qui font le fondement de la RFA (anti-industrialisme, romantisme). Il rejoint ainsi les nombreux auteurs (souvent français) qui ont rapproché pacifisme et nationalisme, écologie et fascisme en terme de tradition historique nationale.

7. Toutes les analyses qui tendent à démontrer l'existence d'une tradition prédisposant l'aire culturelle germanique au développement de l'écologie se trouvent invalidées (en terme de causalité simple) par la percée récente de l'écologie en France.

8. Sainteny (G.), "Les Verts : limites et interprétation d'un succès électoral", *Revue politique et parlementaire*, 940, mars-avril 1989, pp. 25-35.

9. Boy (D.), "Le vote écologiste en 1978", *Revue française de science politique*, vol. 31, n°2, 1981, pp. 411-416.

1. Kitschelt (H.), "Left-libertarian parties : explaining innovation in competing party system", *World politics*, vol. 40, n°2, 1988, pp. 194-237. Partis de "gauche" dans la mesure où ils s'opposent au marché et insistent sur la solidarité et l'égalité; "libertaires" parce qu'ils refusent le centralisme, la bureaucratie et insistent sur l'autonomie, la participation, le communautarisme.

2. L'apparition d'un parti écologiste vient combler le vide qui résulte de l'absence d'une "nouvelle gauche" politiquement structurée en France après l'affaiblissement du PSU. Les deux sont interchangeables et exclusifs l'un de l'autre. Ce paradigme suggère implicitement que l'écologie politique serait avant tout une réaction contre la gauche gestionnaire (voir aussi Jaffré (J.), "La nature du vote écologiste", *Le Monde*, 29 mai 1989).

3. Müller-Rommel (F.), "The Greens in Western Europe : similar but different" *International political science review*, vol. 6, n°4, 1985, pp. 483-499.

4. G. Sainteny a noté une sympathie significative pour la CFDT, le PSU et le PS ; Sainteny (G.), "Les dirigeants écologistes et le champ politique", *Revue française de science politique*, février 1987, pp. 21-29.

5. Sayre (R.), Löwy (M.), "Figures of romantic anti-capitalism", *New German critique*, 32, spring-summer 1984, pp. 43-92.

6. Duverger (M.), "La nostalgie des dinosaures", *Le Monde*, 7 octobre 1981 : "On ne touche pas aux mystères de la matière sans provoquer une terreur sacrée dont nul ne peut se délivrer tout à fait. Dans ce domaine mythologique, l'écologie trouve en

ressentis comme autant de menaces de subversions du consensus libéral qui a prévalu à la naissance de la RFA et dont l'histoire ne cesse de rappeler la fragilité. Ainsi, Hans Albert¹ a dénoncé la "théologie politique" dont serait imprégnée "l'idéologie allemande" : l'herméneutique conservatrice et la dialectique radicale néo-marxiste communieraient dans l'anti-positivisme, le catastrophisme et l'eschatologie. Plus concrètement, la "nouvelle gauche" spontanéiste, les "nouveaux mouvements sociaux", les écologistes seraient porteurs d'une idéologie "anarchiste-irrationnaliste" qui les rapprocherait sensiblement de la "nouvelle droite" ou d'une droite passéiste². Le statut du Progrès, perçu comme régression, processus de rationalisation auto-destructeur, et celui de la Raison, dénoncé comme savoir réifiant, pouvoir de domination ainsi que leur articulation, sont les soubassements épistémologiques de la convergence parfois peu apparente entre "nouvelle gauche" et "vieille droite".

Pareille convergence est-elle perceptible en France ? La comparaison systématique de deux nations ayant connu chacune un processus d'unification nationale, des rythmes d'industrialisation et d'urbanisation, des rapports entre Eglise et Etat, des définitions de la culture nationale si hétérogènes est malaisée. Le contexte géopolitique et le poids de l'histoire récente induisent en outre des perceptions de l'Etat (de sa légitimité, de son rôle) et du champ international très différentes. Toutefois, il nous semble important de relever quelques paradoxes franco-allemands ayant trait à la culture politique et à la tradition idéologique, et en particulier au développement respectif d'une constellation idéologique que l'on appelle "la gauche". En France, le "socialisme" apparaît plus tôt qu'en Allemagne et reste largement imprégné d'un esprit religieux (Pierre Leroux, le fouriérisme) tandis qu'en Allemagne la gauche hégélienne est majoritairement rationaliste et athée (Marx en particulier). Le marxisme, dans sa version kautskyste, acquerra dès la fin du XIXe siècle une position hégémonique au sein du mouvement ouvrier allemand, tandis que son influence devait croître en France dans sa version léniniste avec la naissance du communisme. Au XXe siècle, et en particulier dans le contexte de tensions sociales et de crispation idéologique de l'entre-deux-guerres, on perçoit trois glissements idéologiques qui sont autant de "déplacements", de "dérives" à partir du "socialisme" révolutionnaire, dans sa version marxiste. Le réformisme qui procède de l'évaluation positive de la démocratie libérale et bourgeoise qui mène au socialisme démocratique (en Allemagne, Bernstein, en France, Jaurès et Blum). Le rejet de

la civilisation libérale au nom de valeurs pré-capitalistes reposant sur une critique moralisante du capitalisme et de la dilution du concept de prolétariat au profit de la "totalité" de la nation (en Allemagne, "la révolution conservatrice", en France, les variantes du "pré-fascisme" comme le cercle Proudhon, Sorel, etc.). Enfin, et cela est une spécificité allemande, le développement d'un "marxisme occidental" qui se caractérise par un recours à l'hégélianisme, au kantisme, à la phénoménologie, à la psychanalyse afin de régénérer une théorie révolutionnaire en harmonie avec une *praxis* révolutionnaire, et de sortir de l'impasse de l'attentisme de la social-démocratie et du dogmatisme du Parti communiste. L'efficacité sociale des productions intellectuelles des "marxistes romantiques" comme Bloch, Korsch, Marcuse ou Horkheimer ne se fera sentir que dans l'après-guerre dans le contexte de l'occupation de l'espace politique de gauche par la social-démocratie, le PC étant interdit, puis quasi inexistant et financé par la RDA.

En revanche, en France, le PC est puissant, canalise les velléités révolutionnaires, se trouve renforcé par l'adhésion massive des intellectuels au marxisme (en particulier dans sa version althussérienne). Le développement important d'une "nouvelle gauche" anti-étatiste et anti-autoritaire en RFA, se réclamant d'une tradition anti-fasciste, révolutionnaire, et anti-staliniste³, s'appuyant sur un corpus idéologique allant du spontanéisme révolutionnaire de Rosa Luxembourg à la théorie critique de l'Ecole de Francfort, en passant par l'anarchisme fédéraliste de Landauer, contraste avec le climat idéologique français. Il lui faut, en effet, attendre les années soixante pour qu'en France se développent les prémisses intellectuelles d'une "deuxième" gauche, plus sceptique vis-à-vis du rôle de l'Etat, anti-productiviste, prenant le chemin qu'avait emprunté quarante ans plus tôt l'intelligentsia de gauche sous la République de Weimar (mise en question du prolétariat comme sujet de l'Histoire, historicisation du marxisme, dilution de la critique du capitalisme dans une critique globalisante de l'anthropologie de la civilisation occidentale⁴). C'est sur la

3. La présence de la RDA aux frontières de la RFA a immunisé dans une large mesure l'intelligentsia ouest-allemande contre une fascination pour le modèle soviétique. De nombreux leaders de la contestation étudiante des années 60/70 (R. Dutschke, R. Bahro, R. Havemann) originaires de la RDA, se sont orientés vers la recherche d'un socialisme "alternatif".

4. Moscovici (S.), *La société contre-nature*, Paris, UGE, 1972 : "La religion judéo-chrétienne qui statue que Dieu nous a donné licence de dominer la terre et la philosophie rationaliste affirmant que le savoir est pouvoir (...) non pas retour à la nature mais retour dans la nature", pp. 408-409. Voir aussi Morin (E.), *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Paris, Seuil, 1973, Castoriadis (C.), *Les carrefours du labyrinthe*, Paris, Seuil, 1978 et Gorz (A.), *Adieu au prolétariat*, Paris, Galilée, 1981, p. 112 : "Les progrès du productivisme conduisent à ceux de la barbarie et à l'oppression". Des expressions telles que "l'après-socialisme" (Touraine), "l'espace post-social-démocrate" (Rosanvallon), "au-delà du

1. Albert (H.), "Zwischen autoritärem Rationalismus und anti-autoritärem Radikalismus", in *Plädoyer für kritischen Rationalismus*, München, Piper, 1971, pp. 59-65.

2. Dubiel (H.), "Über eine neue Symbolisierung des historischen Fortschritts", in Schäfer (W.), *Neuen sozialen Bewegungen : konservativer Aufbruch im bunten Gewand ?*, Frankfurt/Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1983.

base d'une critique éthique, moralisante (et non plus "scientifique") du capitalisme, d'une défense de "valeurs humanistes" contre les contraintes du marché et de la technique que se constitue en France une "nouvelle gauche" où les apports du tiers-mondisme anti-colonialiste¹, la quête d'un "Marx romantique", le christianisme de gauche et en particulier le personnalisme², offrent un curieux amalgame de relativisme anti-moderniste, de redécouverte de valeurs chrétiennes, de dénonciation du progrès scientifico-technique, tantôt comme idéologie de la classe dominante, tantôt comme mythe pernicieux de la civilisation occidentale. C'est précisément dans ce contexte idéologique que l'écologie est apparue en Allemagne comme une arme symbolique susceptible de catalyser dans une confusion généralisée des valeurs, la cristallisation d'un courant réactionnaire régénéré³. A cela s'ajoute le climat

socialisme" (Gorz) renferment toute la rupture avec le marxisme orthodoxe et la recherche d'une nouvelle sociabilité.

1. Dans la mise en question de l'ethnocentrisme politique et philosophique de l'Occident, le structuralisme français joue un rôle intellectuel fondamental, alors qu'en Allemagne la Raison universelle et révolutionnaire n'a jamais constitué une idéologie d'Etat.

2. Le personnalisme a joué un rôle important dans la mise en place du dispositif doctrinal de la "deuxième gauche" en France à travers la revue *Esprit*, mais aussi la CFDT et le PSU. Dans ses études sur le "fascisme français", Sternhell défend l'idée d'une convergence objective entre la droite ultra-nationaliste et une "gauche spiritualiste" (Mounier et la revue *Esprit* des années trente) unies dans le rejet de la démocratie libérale (Sternhell (Z.), *Ni gauche, ni droite*, Bruxelles, Complexe, 1987). Sans entrer dans la polémique entre Sternhell et Domenach (le ralliement de Mounier à la Révolution nationale découle des fondements mêmes des positions de Mounier ou procède-t-il d'une erreur d'appréciation ?), l'on peut affirmer avec M. Winock que "si le doute a pu subsister", c'est que la Révolution nationale "emprunte" un certain nombre de thèmes qui ont été ceux d'*Esprit* : condamnation du régime précédent, hostilité à l'individualisme, thème de la communauté, hostilité au communisme, critique du capitalisme, critique d'une certaine mythologie laïque, etc. (Winock (M.), *L'histoire politique de la revue Esprit, 1930-1950*, Paris, Seuil, 1975, pp. 215-216). Pourtant, il faut bien constater, avec Sternhell, sans assumer toutes les conséquences qu'il en tire (on peut lui reprocher de postuler une position axiologiquement neutre qui est la défense de la démocratie bourgeoise et qui induit des erreurs de perspective historique), que ces valeurs sont le patrimoine commun d'une droite réactionnaire et d'une gauche "anti-matérialiste" et qu'il s'agit bien plus du climat intellectuel de la France de l'entre-deux-guerres que d'un simple "emprunt". Les valeurs énoncées ci-dessus se retrouvent toutes dans le discours écologiste : il n'est pas exclu qu'une convergence entre une droite réactionnaire et une gauche spiritualiste puisse s'opérer, non pas sur la base de valeurs clairement partagées, mais négativement, à travers les formes de l'Altérité repérables dans le discours écologiste (anti-positivisme, anti-économisme, la communauté conçue comme alternative au communisme et au capitalisme, etc.).

3. Des auteurs allemands ont noté les dangers de la cristallisation sous une forme nouvelle de synthèse idéologique douteuse comme le "national-bolchévisme" ou "national-communisme" sous la République de Weimar d'un point de vue doctrinal et organisationnel en RFA. Voir l'étude remarquable de R. Stöss sur un parti de la droite nationaliste (l'AUD) de ses

philosophique qui prévaut en France dans les années soixante-dix, que les Allemands ont baptisé "post-structuralisme", alliance d'un marxisme dans sa version structuraliste et d'un "nietzchéisme-heideggerianisme" français, jugé dangereux parce que sapant les soubassements de la démocratie libérale au profit de dérives anti-modernistes et irrationalistes⁴. Alors que le discours dominant en France stigmatise rituellement le romantisme, l'irrationalisme allemand qui se profile derrière les succès remportés par les Grünen et le mouvement pacifiste, la philosophie française essuie les mêmes critiques dans les milieux académiques allemands.

L'émergence de l'écologie en France comme force politique s'inscrit donc dans un contexte idéologique diffus de scepticisme quant au Progrès et de mise en perspective critique de l'épistémè dominant que l'on se représente généralement comme inébranlable⁵. En témoigne la fascination que connaît depuis une décennie la France pour l'effervescence intellectuelle qui agitait la République de Weimar et pour le climat "fin de siècle" de l'Empire austro-hongrois au tournant du siècle. L'anti-modernisme qui imprègne le climat intellectuel d'une certaine gauche française serait-elle co-responsable du développement d'un écologisme "barrésiste" en France ? Par-delà les stéréotypes d'une Allemagne "romantique" et d'une France "rationaliste", force est de constater que les crises de valeurs et la cristallisation de mouvements sociaux autour de la

rapports avec le "gauchisme" des années soixante et de son rôle dans la structuration du parti des Grünen : Stöss (R.), *Vom Nationalismus zum Umweltschutz*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1980 ("Du nationalisme à la protection de la nature").

4. Habermas (J.), "Die Moderne - ein unvollendetes Projekt", in Habermas (J.), *Kleine politische Schriften, I-IV*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1981, pp. 444-464 ; Honneth (A.), *Kritik der Macht. Reflexionsstufen einer kritischen Gesellschaftstheorie*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1985 ; Schmidt (B.), "German irrationalism during Weimar", *Télos*, 65, 1985, pp. 87-96.

5. La perception française du nationalisme allemand comme renfermant une composante raciste importante, souvent fondée sur une comparaison simpliste Herder/Renan, constituée à maints égards un stéréotype sans fondement : Gobineau, Le Bon, ou Vacher de Lapouge ne sont pas des émanations d'un "esprit allemand" (voir Taguieff (P. A.), *La force du préjugé*, Paris, La découverte, 1988). De même, la nouvelle droite biologisante solidement implantée en France est quasiment inexistante en Allemagne. Plus généralement, la France connaît à la fin du XIXe siècle une résurgence importante des valeurs irrationnelles : primauté de la vie (bergsonisme), de l'affectivité, de l'instinct (la littérature symboliste est en quête de nouvelles mythologies, d'ésotérisme), organicisme, révolte contre l'atomisation sociale (Barrès, Sorel). La disjonction qui s'opère entre progrès matériel et progrès moral montre l'inanité du paradigme qui veut que le Progrès soit toujours l'idéologie hégémonique de la bourgeoisie (Angenot (M.), "Malaise dans l'idée de Progrès (1889)", *Mots*, 19, juin 1989, pp. 5-22). Un regard rétrospectif sur cette période éclaire de manière singulière le climat intellectuel de la France contemporaine.

thématique de l'environnement ne répondent pas à une logique unilinéaire¹.

Ecologie comme potentiel. Aux sources de l'ambiguïté du discours écologiste

Le mouvement des Verts (...) est le seul mouvement politique qui a le courage de contester radicalement l'axiomatique de l'intérêt, le paradigme économique et le pouvoir absolu des valeurs marchandes, qui ne sont rien d'autres que les formes contemporaines du règne de la quantité.

Alain de Benoist, 1989.

Non, la première force anticapitaliste de ce pays, c'est maintenant l'écologie.

Jacques Julliard, 1985.

Qu'est-ce que l'écologie ? C'est le souci de préserver le milieu nécessaire à la survie et à l'épanouissement des espèces vivantes. Au FN, nous disons que la survie et l'épanouissement du peuple français exigent que le milieu qui est le sien reste français, faute de quoi notre peuple déperira comme ces espèces dont on change par trop l'environnement.

Bruno Mégret, 1989.

Nous proposons de définir l'idéologie écologiste comme un ensemble de discours disparates constituant un stock de notions, de concepts, de structures argumentatives. De ce point de vue, l'idéologie écologiste ne s'apparente de manière automatique et logique ni à l'univers intellectuel de la gauche ni à celui de la droite². La prétention des écologistes de "dépasser la gauche et la droite sans être centriste" énoncée déjà en 1979 correspond par son ambiguïté à une rationalité qui échappe souvent aux auteurs d'une telle auto-définition. Nous avons isolé quelques caractéristiques ayant trait au fond et à la forme du discours écologiste brouillant la dichotomie classique gauche/droite. Ce qui fait problème n'est pas tant la volonté de se soustraire au débat idéologique classique mais le réagencement, tantôt maîtrisé, tantôt non réfléchi, du "système conventionnel de valeur" et les conséquences voulues ou inattendues qui en découlent.

1. Fabiani (J.-L.), "Les Français et la protection de la nature", *Regards sur l'actualité*, 117, janvier 1986, p. 31.

2. Comme le fait remarquer C. Offe ("New social movements : challenging the boundaries of institutional politics", *art. cit.*), il n'y a pas, du point de vue idéologique, d'alliance nécessaire des écologistes avec la gauche : les thèmes écologistes peuvent parfaitement s'insérer dans une stratégie conservatrice.

Le discours écologiste est :

- un discours totalisant se fondant sur une gnose, une connaissance salvique de la totalité³. Celle-ci se définit par un état d'équilibre idéal ;
- un discours catastrophiste fondé sur l'urgence de contrecarrer une évolution non maîtrisée qui condamne l'homme à l'auto-destruction en altérant l'essence de la vie. L'alarmisme exaspère la tension massive entre la vie et la mort⁴ ;
- un discours existentiel dans la mesure où les rapports totaux de l'homme avec la nature conditionnent les rapports sociaux. Il existe un ordre naturel, spontané et intangible que l'homme moderne n'est plus en mesure d'appréhender. Le rapport au monde adéquat consiste à être à l'écoute de la nature des choses et de s'y conformer. La destruction, l'aliénation, le désarroi de l'homme découlent d'une réaction légitime de la Nature qui "se venge"⁵ ;
- un discours qui fait appel à la conversion, au volontarisme, à la révolution culturelle, au bouleversement des consciences. La réalité se dévoile dans toute sa lumière, à la nécessité de l'action salvatrice apparaît comme une urgence nécessaire à tout individu "de bonne volonté". Par le biais de la "rhétorique de la peur"⁶, le discours écologiste acquiert une légitimité sociale immédiate, l'action se présente comme un devoir⁷ ;
- un discours qui propose une alternative radicale, une révolution culturelle, une manière de "vivre autrement", par-delà les clivages traditionnels, dans un "ailleurs" dont il est malaisé de dessiner les contours. L'alternative oscille entre une vision anti-étatiste, spontanéiste du social et une conception totalisante de "gestion rationnelle de la biosphère", fondée sur la théorie des systèmes et la cybernétique, faisant appel à un contrôle étatique technocratique et rationnel⁸ ;
- un discours manichéen, mettant en scène le combat héroïque contre les forces de destruction, du mal, dans le monde. Fonctionnant sur le schéma ami-ennemi constitutif de la sphère politique selon Carl Schmitt, le discours

3. Chalas (Y.), *Vichy et l'imaginaire totalitaire*, Arles, Actes sud, 1985, pp. 45-62. La définition du discours vichyste comme une "gnose" met à jour la profondeur de la parenté potentielle entre idéologie réactionnaire et discours écologiste.

4. "La situation est si grave qu'il nous faut remettre vite en cause toute notre civilisation, et d'abord réduire le parc automobile et interdire les gaz mortels" (cf. Dumont (L.), "J'accuse", *Ecologie*, 383, juin 1987). "Plutôt verts que morts", "l'écologie, c'est la vie". Voir aussi des expressions tel que "marée noire : la peste brune" (cf. *Journal écologie*, 1978).

5. Mayer (N.), "Les petits commerçants face au progrès" in Association internationale des sociologues de langue française, *Le progrès en questions, op. cit.*, p. 284.

6. Les écologistes se donnent pour tâche "l'écologisation des mentalités", *Ecologie*, 389, juillet-août 1988.

7. Luhmann (N.), *Ökologische Kommunikation*, Opladen, Westdeutsche Verlag, 1986, pp. 244-248.

8. La "société conviviale et douce" que propose Waechter contraste avec l'aspect technocratique des thèses de J. de Rosnay (Waechter (A.), *Ecologie*, janvier-février 1988).

écologiste produit/identifie les catégories de l'Altérité, souvent conçues comme de vastes complots : les centrales nucléaires, les "pollueurs", l'Etat centralisé¹ ;

- un discours moralisant faisant appel à la dimension spirituelle des choses : nécessité de battre en brèche l'égoïsme des individus, de réinventer une nouvelle civilité. La destruction de l'environnement est liée à la décrépitude des mœurs, à la décomposition du lien social. Les métaphores autour de la "pollution" articulent les glissements parfois imperceptibles de la sphère environnementaliste à la sphère sociale et politique² ;

- un discours relativiste qui procède d'une appréhension totalisante et donc indistincte de la domination. Celle-ci découlant d'une logique unique (la Technique), toute hiérarchisation de la violence devient impossible et inutile. La destruction de l'environnement, le colonialisme, la destruction des cultures étrangères, la barbarie nazie procèdent tous d'une logique unique, l'impérialisme de la Raison occidentale. Ils sont équivalents dans la mesure où ils révèlent une même pathologie³ ;

1. Ceci correspond très exactement à la construction sociale, à l'aide de bouc-émissaires et de vastes complots (l'Etat, les grandes surfaces), de l'univers idéologique des petits boutiquiers décrit par Mayer (N.), "Les petits commerçants face au progrès" in Association internationale des sociologues de langue française, *Le progrès en questions, op. cit.*, pp. 279-314. Pour une analyse du "langage éco-populiste" en RFA, voir Trom (D.), "Entre gauche et droite. Enquête sur le romantisme populiste", *Lignes*, 7, septembre 1989, pp. 87-121.

2. La "décomposition morale et l'indiscipline civique d'une partie de la classe politique... je les vomis" (*Ecologie*, sept-oct. 1987). Comme le note Y. Chalas, la critique du capitalisme et de la démocratie libérale passe par la volonté de remoraliser l'individu. Dans le magma des "technocrates, des politiques et des médias", les écologistes ne veulent pas apparaître "comme une pollution supplémentaire dans le système politique" ; "on attend que les écologistes fassent acte de salubrité publique" (*Ecologie*, 389, mars 1988). Les métaphores de la pureté et de la souillure ressortissent également de l'univers de la droite réactionnaire. Affirmer que "l'écologie est née de perceptions réalistes, en réaction contre des idéologies naïves qui détruisent d'un même mouvement, l'homme et le monde, l'ordre moral et l'ordre naturel" (L'abbé René Laurentin, "L'écologie : force morale", *Le Figaro*, 15 mai 1989), c'est souligner une argumentation déjà contenue dans le discours écologiste sur un mode diffus.

3. "Le nucléaire, crime contre l'humanité" (*Ecologie*, 381-382, Juillet-août 1987) ; "Car enfin cette folie barbare qui avait fait construire Treblinka et Auschwitz, cette folie née de la machinerie et de la science, ces chambres à gaz dont j'étais plusieurs fois par jour contraint d'ouvrir les portes, n'était-ce pas un premier visage du saccage de la nature ?" (Gray (M.), "Au nom de tous les miens, je soutiens", *Ecologie*, 383-384, septembre-octobre 1987). La "naturalisation" du social est souvent peu perceptible, mais présente dans le journal *Ecologie* où se trouvent étroitement associés un article sur le massacre des chevaux et le sort des aborigènes d'Australie (*Ecologie*, septembre-octobre 1988, p. 25), le sort de la forêt tropicale et la destruction des "ethnies" ("Ethnocide et écocide en Indonésie", *Ecologie*, 395, juin-juillet 1989, pp. 18-19.), ou encore "l'écocide chimique" (les pesticides et les herbicides agricoles) et l'utilisation d'armes chimiques contre les kurdes d'Irak ("Guerre et paix", *Ecologie*, 393, mars 1989, pp. 13-15.)

- un discours qui véhicule quelquefois les thèmes traditionnels de l'anti-parlementarisme : la dénonciation du "système", de l'affairisme, des scandales, du "microcosme", des combinaisons politiques contraste avec l'intégrité, la pureté des écologistes qui pose les "vrais" problèmes⁴ ;

- un discours anti-moderniste où la destructuration symbolique de la nature est vécue comme une catastrophe éthique. De la nostalgie des savoirs pré-logiques à la mise en cause de la "civilisation industrielle" en passant par le rejet d'une vision anthropocentrique du monde, le discours écologiste dépasse le simple rappel des limites de la rationalité instrumentale⁵ ;

- un discours qui n'a pas rompu radicalement avec la problématique de la place du paysan dans la société française. Les problèmes de l'aménagement du territoire, intégrés dans une vision totale du social, débouchent fatalement sur la problématique identitaire. Entre la notion géographique et sociologique "d'espace" et la notion écologique de "territoire", réapparaît la notion de "territoire" dans son sens éthologique et démographique⁶ ;

Déjà en 1978, l'on peut lire dans le journal *Ecologie* : "Darquier de Pellepoix (...) envoya les Juifs au crématoire. Les Juifs ne sont pas les seuls. Les indiens le savent, les bébés phoques aussi".

4. *Ecologie* stigmatise régulièrement "des amis personnels (ou leur conjoint), des auxiliaires du pouvoir et des milieux affairo-politiciens", les "coteries" (*Ecologie*, n°396, septembre 1989), "les puissances politico-médiatiques" (*Ecologie*, juin-juillet 1989, n°395), "une démocratie à la solde des puissances industrio-financières" (Waechter, éditorial, janvier, février 1988). "Plutôt que des vrais problèmes, la France est plus enclin à traiter des péripéties du microcosme politico-financier" (*Ecologie*, n°392, février 1989) et s'adonne au "boursicotage affairiste (...) alors qu'existent Superphénix, destruction de l'agriculture, ruine des paysans" (*id.*).

5. "Ils sont, eux les Indiens, les hommes rouges, peut-être les derniers êtres humains libres" affirme le journal *Ecologie* en 1978. On peut se demander comment les écologistes proposent de sortir de "l'impasse de la civilisation industrielle" (A. Waechter, *Ecologie*, janv.-fév., 1988) : celle-ci passerait-elle par une réévaluation des "savoirs prélogique" ou mythologique? L'anti-anthropocentrisme "naïf" ("on déplore les hectares ravagés, les vies humaines, le manque à gagner... Rien sur les bêtes folles de terreur, grillées au nid, au terrier, courant droit devant elles et rattrapées par l'incendie, rien. Pas un mot. L'homme, l'homme, l'homme et ses petits problèmes" - Cavanna (F.), "Au feu les pompiers", *Ecologie*, 1989, n°396, p. 25) abondamment véhiculé par la presse animalière, qui a connu ces dernières années une expansion considérable, se nourrit du clivage entre le "monde" de la jeunesse (dont la pureté est un postulat) et le "monde" des adultes (où règnent la compromission et la destruction), peut-il être autre chose qu'une nostalgie de l'animisme ? Comme le note J. Baudrillard, le concept d'environnement résulte de la décomposition de l'ordre symbolique de la nature (*Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard, 1972, pp. 231-232). L'écologie politique semble à maints égards une réaction à cette décomposition vécue comme une catastrophe éthique.

6. "Inutile par ailleurs d'espérer régler le problème du racisme à l'heure où, selon le principe des vases communicants, on verra s'installer sur les terres riches à l'abandon d'autres hommes à l'étroit sur des terres arides, poussés par un légitime instinct de survie" (juin 1987, éditorial). Ce commentaire sur la déprise des

- un discours qui charrie des thèmes classiques de la rhétorique populiste et en particulier la dénonciation de la démagogie du "grand" au nom de la sagesse du "petit", de l'arrogance de "l'élite" au nom de la vertu "populaire"¹ ;

- un discours qui repose sur des structures de légitimation oscillant entre un anarchisme spontanéiste et humaniste (Goodman, Schumacher, Illich : "La convivialité", ce qui est "naturel" est plus "humain") d'une part, le recours à l'argumentation scientifique d'autre part ("le cerveau associatif" de Laborit, "l'éthique bio-humaniste" de Morin)². Ainsi, l'écologie politique se pose *a priori* en interlocuteur de la sociobiologie : elle partage avec celle-ci une vision macro-sociale organiciste et les métaphores qui découlent d'une légitimation scientifique du lien social ;

- un discours réorganisant la dimension spatiale autour de la dichotomie "artificiel/naturel"³. L'écologie politique valorise les cultures régionales, "naturelles", "spontanées", "authentiques", contre le quadrillage coercitif, artificiel, aliénant, imposé par l'Etat centralisateur. Le folklore apparaît comme une alternative à la culture dominante et le dialecte comme un moyen de se défaire du langage officiel qui véhicule l'uniformisation, la standardisation des styles de vie⁴. Le mouvement communautariste qui s'est

développé après mai 68 opère un mouvement analogue au "retour au peuple" des populistes russes de la fin du XIXe siècle : rejet de l'"intellectualisme bourgeois", volonté de puiser une sagesse supérieure dans la "culture populaire"⁵. Le régionalisme est la dimension identitaire de la lutte contre la rationalité instrumentale qui gomme la richesse, la spécificité, la diversité des cultures. La défense des cultures relève donc de la même logique que la préservation de la diversité de la faune ou de la flore. C'est par le biais de l'anti-colonialisme tiers-mondiste que la thématique, le "territoire" conçu comme lieu d'ancrage culturel, d'une valeur essentiellement réactionnaire, a resurgi dans l'univers idéologique de la "nouvelle gauche". L'absolutisation du "droit à la différence" renferme en elle les dangers d'un glissement inverse, à savoir le "différentialisme", le rejet de l'unité du genre humain et l'incommunicabilité entre "culture-ethnie" que défend la "nouvelle droite"⁶.

Ces thèmes et structures argumentatives, s'ils ne sont pas exhaustifs, témoignent de la nature polymorphe du discours

terres est révélateur à un double titre : il admet le lien (non problématisé) entre immigration et racisme et établit un lien entre l'incapacité des Français à occuper leur propre espace (un peuple incapable d'affirmer sa présence sur son "territoire") et l'immigration (fondée sur l'idée pour le moins contestable selon laquelle les immigrés remplaceraient les agriculteurs français). La question paysanne n'est aucunement marginale dans les préoccupations des écologistes (voir Waechter, "Osons l'écologie", *Ecologie*, nov.-déc. 1987, n°385, p. 18).

1. M. Rocard est "un support aux fantasmes élitistes de nos intellectuels petits-bourgeois" (*Ecologie*, n°391, janvier 1989); "la société civile des salons intello-financiers parisiens chers à Monsieur Rocard" (*Ecologie*, 390, sept.-oct. 1988) ; les partis dominants ("les lobbies achètent leur complicité... financement occulte des partis" - Waechter (A.), *Ecologie*, janv.-fév. 1988). La volonté de reconstruire le social "à l'échelle humaine" (voir la formule de Schumacher, "small is beautiful") converge étrangement avec la rhétorique populiste.

2. Assiste-t-on à une nouvelle mise en forme de la polémique sur les fondements biologiques de la "lutte" (darwinisme social) et de la "solidarité" sociale (Kropotkine) ? A. Birenbaum a mis en évidence l'oscillation entre un vitalisme anti-techniciste et la recherche d'une légitimation scientifique rigide qui pourrait déboucher sur un technocratisme élitiste et autoritaire, contenus dans l'idéologie écologiste (cf. Birenbaum (A.), "Le progrès comme catastrophe", *Les Temps modernes*, nov. 1986, pp. 124 et 139).

3. "L'idéologie égalitaire implique le nivellement des différences régionales et ne respecte donc pas l'histoire, la tradition, la "nature"; la province est la patrie proche et aimable, la patrie de tous les jours, une communauté resserrée et archaïque" (Miller (G.), *Le pousse-au-jour du Maréchal Pétain*, Paris, Seuil, 1975, pp. 121-125).

4. "Les Kanaks (...) et la Guadeloupe, Martinique, les Bretons, Alsaciens, Gascons, Corses, etc., ne pourraient-ils pas régler leurs problèmes sans l'aval de Paris" (sept.-oct. 1988, éditorial, n°390). La renaissance du régionalisme s'appuie sur la thèse du "colonialisme" interne calquée sur le modèle des luttes de

libération nationale dans le Tiers-Monde (cf. Smith (A. D.), *The ethnic revival*, Cambridge, Cambridge university press, pp. 29-37) ; pour le cas de la France, cf. Charle (C.), "Région et conscience régionale en France", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°35, nov. 1980, pp. 37-43). La formule "techniquement, elle est bien, mais elle n'est pas intégrée à l'environnement breton" (*Libération*, art. cit.) traduit bien le lien étroit entre problématique environnementaliste et identitaire. "La protection de la nature se combine avec le désir refoulé mais réel de s'affirmer Alsacien. L'écologie et le renouveau culturel ont largement fusionné" observe F. Marchandier ("Voyage en Alsace : région pionnière de l'écologie", *Que faire aujourd'hui ?*, n°16, oct. 1981, pp. 18-22). Comme le note A. Nicolon, "la qualité de la vie pose un problème d'identité culturelle. Notre société fonctionnelle transmet de moins en moins d'expressions symboliques. L'enracinement à un territoire, surtout lorsqu'il devient un moyen pour l'individu d'échapper au mouvement général d'uniformisation, à la dépersonnalisation" ("La défense de l'environnement et du cadre de vie dans les oppositions locales à des projets d'équipement", in AFSP, *Ecologie et politique*, journée d'étude du 26 septembre 1980, p. 10). "De ce point de vue, le parallèle avec la Révolution nationale est incontestable", Deporeq (D.), Soulié (G.), "Le retour à la terre", *op.cit.*, pp. 105-107.

5. Le succès des thèses de Lanza del Vasto ("Le pèlerinage aux sources") et l'alliance de "l'Arche" avec les paysans du Larzac sont significatives à cet égard. Pour une sociologie du mouvement communautaire et de l'attitude spécifique de la petite bourgeoisie intellectuelle, voir Lacroix (B.), *L'utopie communautaire*, Paris, PUF, 1981, ou Léger (D.), Hervieu (B.), *Des communautés pour les temps difficiles*, Paris, Le Centurion, 1983.

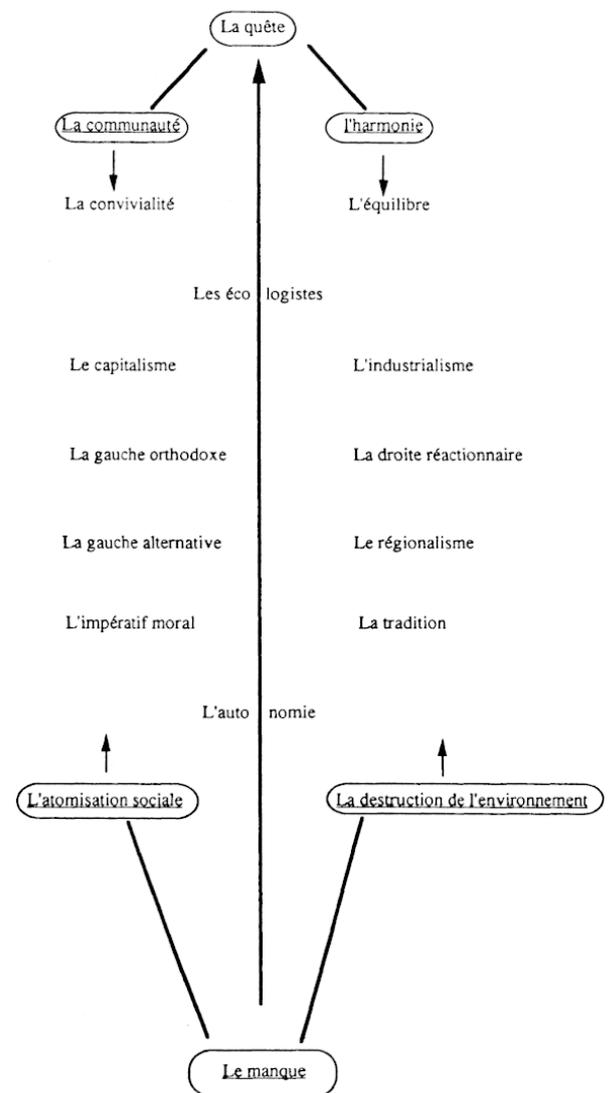
6. Sur ce sujet voir Taguieff (P.-A.), "L'identité nationale saisie par la logique de racisation. Aspects, figures et problèmes du racisme différentialiste", *Mots*, n°12, 1986. Il n'est pas fortuit que A. de Benoist voit dans l'écologie "une remise en cause salutaire des valeurs marchandes (qui) répond positivement au problème de l'acculturation du Tiers-Monde et aborde l'immigration comme déracinement mais sans xénophobie" (*Éléments pour une civilisation européenne*, sept.-oct. 1989, pp. 40-47).

écologiste. Les concepts "territoire", "identité régionale", "anti-étatisme" ou "nouvelle éthique" oscillent entre des univers idéologiques hétérogènes¹. L'analyse des phénomènes idéologiques complexes passe par une rupture avec les catégories du sens commun comme "gauche" et "droite", "progressiste" ou "réactionnaire". L'idéologie écologiste se situe plutôt, pour reprendre la conceptualisation de K. Mannheim au confluent de deux formes (*Gestalt*) de la "mentalité utopique", à savoir l'utopie "socialiste-communiste" et l'utopie "conservatrice"². La réouverture d'un "horizon d'attente"³, dans un espace épistémique anti-rationaliste et pessimiste d'une gauche désillusionnée et parfois nihiliste passe par la quête de la communauté qui peut prendre des formes aussi diverses qu'imprévues.

Danny Trom
IEP Paris

- La princesse ou le père :
- Le héros :
- L'agresseur :
- Le faux héros :
- L'allié ou l'auxiliaire :
- Le donateur :
- L'objet donné :

Le schéma de Propp



1. J'emprunte cette terminologie à Faye (J.-P.), *Langages totalitaires*, Paris, Hermann, 1972.

2. Mannheim (K.) *Idéologie et utopie*, Paris, Rivière, 1956. Mannheim propose une typologie de la mentalité utopique, pp. 154-196. La schématisation "proppienne" de l'idéologie écologiste met à jour son caractère binaire. Propp définit deux modèles structuraux constitutifs du conte populaire : le récit se construit selon une succession régulière de fonctions citées dans leurs différentes formes et suit un schéma à sept personnages. Le récit débute toujours sur un état de manque et la quête (qui est une quête d'identité) vise toujours à s'assurer la maîtrise du temps (*Morphologie du conte*, Paris, Seuil, 1970). Pour une application de l'analyse structurale au récit "idéologique" voir Greimas (A. J.), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966 et surtout Brémont (C.), *Logique du récit*, Paris, Seuil, 1973.

3. Expression de R. Kosseleck, citée par Ricoeur (P.), *Temps et récit*, vol. 3 ("Le temps raconté"), Paris, Seuil, 1986, p. 302.